

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 82

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Jeannie
Autor: Barancy, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257007>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

DU DIMANCHE

Pays du dimanche
à
Porrentruy
TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

La peste bubonique

A intervalles plus ou moins irréguliers, on annonce l'apparition de la peste aux portes de l'Europe. L'autre jour les dépêches en signalent deux cas à Odessa. La terrible maladie se rapproche. Avons-nous à la redouter sérieusement dans nos pays ?

N'oublions pas qu'il y a six ans elle s'est installée à Porto après avoir franchi à grandes étapes la route d'Extrême-Orient, et nous sommes obligés de remarquer que, depuis quelques années, elle ne disparaît jamais d'une façon définitive des points qu'elle a successivement occupés.

Après Hong-Kong et la Chine où elle existe encore, elle a passé dans l'Inde, en Perse, en Arabie, en Egypte, en Portugal. Des navires l'ont transportée à Madagascar, à l'île de la Réunion, à l'île Maurice, au Mozambique. Les caravanes l'ont semée sur leur route, par la voie de terre, à travers la Mongolie et le Turkestan, jusque vers les rives de la mer Caspienne et du Volga. En 1899 elle a franchi l'Atlantique et a fait son apparition dans l'Amérique méridionale, à Assomption d'abord, puis à Montevideo, à Buenos-Ayres, à Santos.

Il ne paraît guère possible de douter de son importation prochaine dans plusieurs autres pays : l'ancien et du nouveau continents. L'épidémie s'avance lentement vers l'Ouest, constituant ça et là quelques foyers qui forment taches d'huile et dont les nations voisines se préoccupent d'arrêter la multiplicité et l'extension.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 2

JEANNIE

par Jean Barancy

II

Les commères jasaient toutes ensemble, comme une nichée de pies, autour de Jeannie et de son père, le vieux Berthot, car l'arrivée du petit était presque un événement dans le village, et, dès la tombée du soir, les paysannes avaient entouré leur maison pour voir et surtout pour savoir.

A quoi se déciderait Jeannie ? N'aurait-elle pas changé d'avis ? Et comment sa mère était-elle morte ? On ne l'avait même pas su malade. Personne de son pays, peu disant de celui-ci, ne l'avait dit ; peut-être avait-elle été flair à l'hospice ? C'était malheureux à cause du petit, et encore ! Une mère comme celle-là...

Est-ce à dire qu'il faille nous alarmer et craindre le réveil de grandes épidémies meurtrières, comme la fameuse peste noire qui fit périr 25 millions d'habitants en Europe au XIV^e siècle ? C'est ce que s'est demandé M. le Dr Calmette, l'éminent Directeur de l'Institut Pasteur à Paris. Il a répondu régulièrement dans une forte belle conférence dont nous voulons reproduire les principaux passages :

Les premières recherches bactériologiques sur la peste a dit l'éminent savant, ont été entreprises à Hong-Kong, en 1894, simultanément par Yersin et par le médecin japonais Kitasato. Elles aboutirent à la découverte, par ces deux savants, d'un microbe spécifique très abondant dans les ganglions tuméfiés ou bubons qui constituent l'une des plus importantes manifestations de la maladie. Ce microbe, facile à mettre en évidence avec les méthodes usuelles de coloration, a la forme d'un bacille court, à bouts arrondis, ne prenant pas le Gram, plus fortement colorable à ses deux extrémités qu'au centre, et présentant une assez grande variété de formes, suivant les meilleurs artificiels dans lesquels on le cultive.

Dans les provinces méridionales de la Chine, où la peste existe en permanence depuis des siècles, on avait déjà remarqué que les épidémies sont toujours précédées d'une grande mortalité chez les rats et les souris. Yersin a observé le même fait à Hong-Kong, et il a rencontré en abondance, dans les organes internes de ces rongeurs, un microbe présentant exactement les mêmes caractères que celui qu'il avait trouvé dans les bubons chez l'homme malade. Avec

Il n'était pas beau, cet enfant, avec sa bouche trop grande et son nez retroussé.

— Comment se nomme-t-il ? demanda quelqu'un.

— Eloi, répondit-elle visiblement agacée de tout ce verbiage.

— Eh bien ! écoute, ajouta une des commères, ce n'est pas pour te vexer au moins, mais son nom est aussi vilain que lui.

— C'est un enfant ! s'écria Jeannie impatiemment, et les enfants ne sont jamais vilains !

— Oui, répondit une autre paysanne, passe tant qu'il est petit, mais il ne le sera pas toujours, et plus tard...

— Plus tard, interrompit Jeannie, aux yeux de qui des larmes montèrent, que personne ne vit parce qu'il faisait sombre, plus tard il sera, je l'espère, un homme bon et brave, et alors il faudra bien qu'on le trouve beau, parce que la bonté du cœur se lit sur le visage et l'on ne voit plus qu'elle.

Sa voix tremblait un peu de chagrin, et

les cultures du microbe isolé des bubons de l'homme, il a reproduit la maladie chez les rongeurs, et il a pu infecter ceux-ci en leur faisant manger des organes d'autres rats ou d'autres souris ayant succombé à la peste.

Dans l'Inde, en 1897, Simond a déterminé d'une façon très précise l'un des principaux modes de transmission de la maladie de l'animal à l'homme ; il a constaté que, lorsqu'un rat pestiféré succombe, les puces qui vivaient sur lui l'abandonnent pour aller sur d'autres rats ou sur des hommes, et que l'intestin de ces puces est fréquemment borré de bacilles pestieux qui peuvent y conserver pendant longtemps leur vitalité et leur virulence. En enfermant dans des boîtes des souris indemnes et des puces infectées, les souris prennent la peste. Il est donc incontestable que les insectes parasites de l'homme et des animaux, puces, puissances, moustiques, peuvent transporter et inoculer le microbe spécifique de cette maladie.

Un autre mode de contagion a été mis en évidence par les savants anglais, russes, allemands, autrichiens et français qui ont étudié les récentes épidémies de l'Inde. Le médecin anglais Childe et les savants russes Wyssokowicz et Zabolotny ont montré que la peste prend très souvent, chez l'homme et tous les animaux sensibles au virus pestieux, tels que les rats, les cobayes, les lapins et surtout les singes, la forme *pneumonique* d'emblée, sans manifestations ganglionnaires apparentes. Les malades atteints de ces *pneumonies pestieuses* expectorent en abondance des crachats sanguinolents remplis de microbes de la peste. Ils souillent

de colère aussi, car une révolte grondait en elle et elle eût voulu répondre comme elles le méritaient à ces femmes, pas méchantes peut-être, mais qui lui en voulaient de prendre seule une décision sans leur avoir demandé conseil.

— Mais tu ne vas pas le garder, peut-être ? demanda l'une d'elles.

— Pourquoi donc pas ? répondit-elle fermement. Je ne l'abandonnerai certainement pas ! Pauvre petit ! Qui donc l'aimerait et en aurait soin ! Ne serait ce pas un péché que de m'en séparer ?

— Un péché ? Allons donc ! Bon, si elle était riche. Mais comment ferait-elle pour arriver à nourrir son père et cet enfant, et elle-même ?

Au fond, on avait bien un peu raison. La charge serait lourde à ses bras, pour vaillants qu'ils fussent, et elle-même le sentait bien, mais, pour rien au monde cependant, elle l'eût repoussée. La charge serait lourde, oui, mais tant pis ! Sa belle jeunesse robuste

ainsi tout ce qui les entoure, et les produits d'expectoration desséchés et mêlés aux poussières de l'air constituent un danger très grave de contamination. Le Dr Roux, a montré que, pour donner sûrement la peste pneumonique au cobaye, au lapin ou au singe, il suffit de badigeonner les fosses nasales de ces animaux avec un pinceau trempé dans une culture récente de virus pestueux.

Ce mode d'infection par les voies respiratoires est sans doute très fréquent. La petite épidémie du laboratoire de Müller à Vienne, en 1898 a pris naissance sur place de cette manière. On se rappelle qu'un garçon de laboratoire, Barisch, qui soignait les animaux d'expériences, fut le premier atteint. Sans aucun doute, il s'était infecté en se touchant les narines avec les doigts imprégnés de matière virulente. Le Dr Müller diagnostiqua la maladie très tardivement, par l'examen bactériologique des crachats, puis il tomba malade et succomba à son tour. Un peu plus tard, une garde qui avait donné ses soins à Barisch mourut également. L'épidémie se borna à ces trois victimes, grâce aux mesures d'isolement et de vaccination préventive qui furent prises aussitôt.

L'homme contracte donc la maladie, comme les animaux, soit par les voies respiratoires, soit par le tube digestif, soit par l'inoculation du virus pestueux à la surface d'une excoriation de la peau ou par l'intermédiaire d'un insecte parasite. Ces faits sont scientifiquement établis, indiscutables, et ils nous montrent, de la façon la plus claire, quels sont les moyens naturels de propagation de la peste dans un foyer infecté.

(A suivre.)

La Première Communion de Pierrou

(Suite et fin.)

D'un mouvement brusque, Pierrou se retourna du côté du mur ; avec la conscience imprécise d'un mensonge, il dit :

— Personne n'a voulu s'occuper de moi.

et confiante ne s'en alarmait pas. Elle travaillerait davantage, voilà tout.

Mais les femmes protestèrent encore, trouvant que le père Berthot prenait la chose trop aisément, car enfin, si Jeannie ne trouvait déjà pas d'épouseur, elle aurait bien plus de difficultés encore à s'établir en gardant E'loï.

Qui voudrait jamais prendre, en même temps que la jeune fille, ce misérable laideron ?

A ces derniers mots, Jeannie se leva indignée.

— Je vous défends, entendez-vous, de l'appeler ainsi ! s'écria-t-elle. Il me plaît tel qu'il est et tant pis s'il n'est pas au goût de tout le monde, puisque c'est moi qui le garde. Mais, dès à présent, je veux qu'on le sache, je ne le laisserai pas insulter !

— Insulter ! riposta ironiquement celle qui venait de parler, tu plaisantes, Jeannie ! Un marmot de cet âge...

— Il grandira, répliqua-t-elle, et l'habitude se conserverait, ce qui le ferait peut-être rouvrir. Ça, je ne le veux pas, répétait-elle avec une autorité qui en imposa, car aussitôt les langues se turent, sauf cependant celle de la plus bavarde commère qui ajouta, un peu penaude :

Les mots sortaient de sa bouche, martelés.

— Veux-tu que j'm'occupe de toi ?

Un grognement seul répondit.

L'infirmier préféra le prendre pour un acquiescement ; il sortit et revint bientôt avec un alphabet.

Pierrou se retourna peu à peu, Brettau lui souriait. Le voisin de lit s'accouda au traversin, l'air railleur.

Le sauvage, loin de s'intimider, s'irrita de cette attitude.

— Ne t'avise pas de rire ! J'ai des poings !

Il dressa au-dessus de la couverture ses bras musclés et bruns.

L'autre se tut ; il était peureux comme tous les braillards, et se tint coi.

L'élève était atterré ; le maître avait l'intuition de l'enseignement.

Ce qui, quelques jours plus tôt, avait semblé à Pierrou d'incompréhensibles et mystérieux signes se gravait en formes précises dans sa mémoire.

Du doigt, il suivait les lettres et les nommait à l'instructeur.

Désormais, tout le temps dont il put disposer, il le passa près du lit de Pierrou. Celui-ci demanda à garder sous son traversin la méthode de lecture ; il s'acharnait....

C'était bizarre, amusant pour ce primitif transformé soudain en esprit neuf.

Toute une poussée se produisait dans son cerveau qui, écartant les ombres, laissait entrer la lueur, et, d'instinct, sans qu'il y eût effort de raisonnement, l'âme de Pierrou se détachait de la masse de matière humaine.

La brute devenait un « être ».

Il s'attachait à celui qui, en se penchant sur son lit de malade, semblait avoir dit, comme son Maître à Lazare :

— Lève-toi ! Sors de la tombe !

De tout cela, Pierrou ne se rendait pas compte ; il en ressentait l'effet bienfaisant.

Deux ans se sont écoulés ; le sergent maître et pâle est devenu sergent-major, et le gros caporal vient de voir coudre sur sa manche un beau chevron d'or, opération qu'il a suivie de l'œil avec un intérêt palpitant et un orgueil inexprimable dans l'atelier du tailleur.

— Tu as tort de te fâcher ; à quoi que ça t'avance ? C'est pour toi qu'on parle....

Elle ne répondit pas, mais fit un mouvement d'épaules équivalant à des paroles.

Maintenant, on n'y voyait presque plus, l'air fraîchissait et le groupe de femmes allait se disperser, lorsque, tout à coup, une voix d'homme rompit le silence succédant à l'altercation de tout à l'heure.

— Bonsoir tout le monde !

On se retourna brusquement.

C'était Pierre Marssot, le maréchal-ferrant qui, rentrant chez lui en revenant de Postol, ayant entendu ce qui venait de se dire, parce qu'on ne s'était pas gêné pour parler fort, s'arrêtait sans qu'on l'eût vu venir et trouvait bon d'ajouter son mot à la conversation à peine terminée.

— Ton petit neveu va bien, Jeannie ? demanda-t-il. Vous parliez de lui, si je ne me trompe ? Il promet une belle venne, le gaillard ! Je l'ai vu ce tantôt sans que tu t'en doutes, pendant que tu le promenais. Ce sera un solide gars et, plus tard, il te récompensera de ta bonté en travaillant pour toi. Vous verrez, gens, qu'elle deviendra heureuse et riche par lui.

Jeannie sourit, rassérérée par ces paroles auxquelles elle ne s'attendait pas.

Pierrou, lui, n'est plus « le bleu » ; il va être de la classe....

Etre de la classe ! c'est approcher de l'heure où l'on ne participe plus à la soupe de la caserne, où l'on se dévêt de l'uniforme....

En trois ans on prend des habitudes. Pierrou ne s'alarme pas de l'avenir ; il est en mesure aujourd'hui de gagner sa vie, de faire face à l'existence ; il sait — et tant d'autres placés plus haut que lui sur l'échelle sociale l'ignorent — ce que vaut l'âme d'un homme !

Brettau lui a enseigné, avec l'art de connaître les lettres et d'assembler les syllabes, celui de lire dans un livre admirable, où il n'est qu'stion que de liberté d'égalité, de fraternité ! Seulement, l'inspiration de ce livre ne comprend pas ces trois termes comme beaucoup aujourd'hui les comprennent et surtout les appliquent, parce que lui les a pris dans leur essence divine !

Il a libéré l'homme du joug du mal, égalé le pauvre au riche, nommé son frère le malade et l'ir-sûrme !

Brettau a quitté le régiment ; il est maintenant revêtu de la soutane, déposée pendant un an pour porter la tunique...

Dans le choeur immense, d'où s'élancent vers le ciel les voûtes ogivales, il a reçu les Ordres sacrés.

Au milieu de la foule de parents et d'amis qui se dressent pour saisir l'instant où les mains imposées du pontife conféreraient aux jeunes diaclés la marque indélébile du Christ et le pouvoir de transformer le pain et le vin en corps et en sang de Jésus Christ, on voyait un soldat d'infanterie qui regardait, les yeux fixes...

Il s'imaginait, le pauvre Pierrou, qu'un abîme se creusait entre lui et son ami...

L'abîme s'est vite comblé.

Aujourd'hui, dans la chapelle du Séminaire, l'abbé Brettau célèbre la Messe. Aux marches de l'autel, Pierrou s'est agenouillé ; il porte au bras gauche un brassard de soie blanche qui tranche sur la manche bleu foncé de l'uniforme...

Son ami descend vers lui le saint ciboire, à la main et dépose l'Hostie sainte sur ses lèvres...

Pierrou incline la tête qu'il avait légère-

— J'ai le temps d'attendre, répliqua-t-elle, mais ça ne fait rien ; je trimerai tant que je pourrai pour les miens et, si je meurs à la tâche, eh bien ! au moins, j'aurai fait mon devoir.

Elle dit cela si récollement que Pierre Marssot regarda presque avec admiration son doux visage, tout blanc dans l'ombre.

— Bien raisonné ! fit-il, et, pour moi, je te donne deux fois raison : d'abord, de vouloir garder ce petit qui, sans toi, serait malheureux ; ensuite, de trouver beau, malgré sa laideur, celui qui a du cœur et se conduit bien. Vrai, encore que je te connaisse de longue date pour un être raisonnable, travailleur et méritant l'estime de chacun, je ne le croyais pas tant de sens.

Aucune des femmes ne releva ces paroles, mais chacune pensa à part soi que, s'il partait ainsi, c'était que ce qu'avait dit Jeannie le relevait à ses propres yeux, car il était très laid, portant sur la moitié du visage la large cicatrice d'une brûlure.

En défendant l'enfant, il se défendait lui-même, comme, sans le vouloir sans doute, Jeannie venait de plaider sa cause en plaidant celle du garçonnet. Il éprouvait une grande joie de l'avoir entendue parler ainsi, une consolation très douce qui mettait comme